

“ A propos du même anniversaire, la rédaction de la *Science culinaire*, organe de l'Union universelle pour le progrès de l'art cher à Brillat-Savarin, a envoyé à Victor Hugo l'adresse suivante, qu'elle a communiquée aux feuilles publiques, car il ne faut pas laisser de si belles choses sous le boisseau :

“ Cher maître,

“ L'Union universelle, pour le progrès de l'art culinaire, est composée d'artistes français ou de race latine, dispersés dans le monde pour civiliser l'art de bien vivre. A travers les mers et les monts, et malgré la distance qui nous sépare, nous formons un seul cœur pour faire vibrer au milieu de vous et retentir dans toute l'humanité : “ Vive Victor Hugo ! ”

“ Suivent les signatures des délégués des sections de New-York, Chicago, Saint-Louis, San-Francisco (Amérique), Paris, Madrid, Odessa, Saint-Petersbourg et Londres.

“ Il n'est pas un mot de cette adresse épique qui ne mérite d'être pesé avec recueillement. Une observation néanmoins. C'est très beau, des cuisiniers de race latine qui vibrent au nom de Victor Hugo. Mais des cuisiniers de n'importe quelle race qui font de bonne cuisine et ne font pas d'adresse, c'est bien plus beau encore. Dieu nous garde à jamais des ragoûts du cuisinier politique. Voltaire répondait au perruquier maître André, qui lui avait envoyé sa tragédie du *Tremblement de terre de Lisbonne* : “ Faites des perruques, mon ami, faites des perruques. ” J'ignore la réponse du Maître à ces artistes culinaires en rupture de casseroles, mais je connais, sans qu'on me l'ait dit, celle de sa cuisinière : Ils auraient bien mieux fait de m'envoyer tout simplement une dinde truffée. ” Cette réflexion est marquée au coin du bon sens, et Brillat-Savarin l'eût certainement approuvée...”

DE MONTRÉAL A LOURDES

(Suite)

Nous traversons l'entrée de la rade et ensuite nous nous trouvons en pleine mer. C'est une impression saisissante quand l'on se voit porté tout d'un coup par le grand océan. Aux douces ondulations de la rade succède un mouvement immense qui vous étonne et vous cause un frémissement de mauvais augure. La vague s'élanche sur la carène du navire, la soulève, la porte vers les cimes et puis la laisse retomber dans les profondeurs de la mer, doucement, mais si doucement que le cœur en ressent une émotion étrange. Il semble que les forces vont vous abandonner, et l'on ressent si fortement, en soi-même, le contre-coup de cette révolution que l'on s'inquiète en pensant qu'on en a pour huit jours à subir la même épreuve.

Enfin plusieurs s'habituent au bout de quelques heures et n'auront plus à souffrir pendant toute la traversée ; d'autres, après avoir lutté courageusement contre ce malaise, sont obligés de reconnaître qu'ils sont destinés à être tributaires du mal de mer.

En sortant donc de la rade tous les passagers étaient sur le pont, pour contempler la grandeur d'un spectacle. On entendait de joyeuses exclamations. “ Ah quel beau ciel ! ” “ quelle mer immense ! ” “ voyez ces bateaux qui s'approchent ! ” Des petits enfants signalaient des oiseaux qui accompagnaient le bâtiment en décrivant de grands cercles au-dessus de nous “ look ! look ! ” Un jeune créole de la Martinique a un fusil, il attend qu'un oiseau soit au-dessus de sa tête, et il le tire perpendiculairement, l'oiseau tombe en tourbillonnant et vient s'abattre sur le pont ; tout le monde se précipite, c'est un oiseau de proie, un épervier, il est superbe et ses ailes mesurent plusieurs pieds d'envergure.

Un peu plus loin on voit d'énormes poissons qui viennent à fleur de l'eau et puis qui s'éloignent. Quelques bâtiments rentrant au port, nous croisent ; à une certaine distance ils paraissent d'une hauteur considérable avec leurs voiles étendues, mais arrivés près de notre énorme steamer, ils semblent s'enfoncer sous la cale et nous voyons leur tillac à 20 ou 30 pieds au-dessous de notre pont, ce qui paraît bien singulier, cela nous donne une grande idée de la masse sur laquelle nous voguons, nous ne l'avions pas comprise jusqu'à l'approche de ces petits bâtiments et l'eau nous paraissait presque à portée de la main.

Nous avançons ; le navire monte encore plus et s'enfonce plus profondément. Quelques figures s'allongent et pâlisent, il en est qui semblent en proie à de vives inquiétudes et puis les rangs s'éclaircissent, et défilent devant nous ; les plus impressionnables descendent les premiers dans les cabines, d'autres les suivent. Bientôt le pont est déblayé dans toute son étendue, on ne voit plus que les habitués, les entêtés et les insensibles. C'est un changement à vue ; il y a eu quelques sourires au défilé, mais l'on plaint ceux qui sont partis car l'on sait combien est terrible et accablant ce mal de mer.

Les côtes ont disparu et l'on contemple l'océan dans son étendue ; l'on est surpris d'abord, il n'y a plus de

point de comparaison et cette étendue paraît restreinte. On est là devant la ligne de l'horizon comme dans un cercle étroit que l'on pourrait atteindre en quelques tours de l'hélice, et cependant l'extrémité que l'on croit si proche est au moins à 4 ou 5 lieues de toutes parts. Une flèche apparaît dans le lointain, c'est un navire, on ne voit que le sommet des mats puis les hautes vergues apparaissent, puis les voiles enfin au bout de quelques minutes, la masse entière du bâtiment semble sortir du fond de l'abîme par une force mystérieuse, puis d'autres bâtiments font leur apparition de la même manière.

Au mois de juillet, il y a des jours magnifiques sur mer et des temps d'un calme complet ; la chaleur est tempérée par la rapidité de la marche qui fait sentir plus agréablement la fraîcheur de l'air. Le ciel est souvent sans nuages, c'est une vaste coupe de saphir, la mer est comme un disque d'acier bruni que le soleil illumine de rayons éclatants et suivant le mouvement des flots. Il y a des moments où la mer est le vrai miroir de l'azur du ciel et la ligne de l'horizon est à peine sensible, “ l'aspect général est d'un vaste manteau de soie moirée et frangée d'argent. ”

Quand la chaleur est intense la nuit est pénible dans l'intérieur des cabines, et il n'en doit pas coûter de monter sur le pont de bonne heure, on est mieux qu'à l'intérieur et à certains jours on peut contempler d'admirables spectacles. Le soleil est parfois voilé, le matin, mais le plus souvent il paraît dans toute sa gloire. Nous avons noté quelques-unes de ces apparitions merveilleuses.

A la fin de la nuit les vapeurs de l'océan montent et couvrent le ciel, les astres disparaissent les uns après les autres “ Dieu les rappelle à lui, dans l'immensité du monde invisible. ” Cependant l'ombre s'entrouvre vers l'orient et l'on voit apparaître une étoile éclatante ; c'est celle que l'on appelle “ Etoile de la mer ” “ l'Etoile du matin, ” elle reflète déjà l'astre qui va venir. La sainte Eglise invoque souvent celle dont le nom veut dire Etoile de la mer “ Maria. ”

Un jour, au-dessous de l'étoile, nous avons vu comme un combat qui se livrait entre la masse des ténèbres et des traces indécises de lumière ; enfin l'ombre s'éleva et laisse à découvert une large lame pure comme l'argent qui suit l'horizon et entoure la terre. Cette lame, tout en restant immobile, passe par diverses nuances : blanc, carmin, et puis d'un vert pâle et métallique d'une pureté extraordinaire. Les nuages en s'élevant se revêtent aussi de différentes couleurs, ce sont comme des tentures de velours violet, de soie pourpre, ou du vermillon le plus vif qui remontent et forment des zones parallèles. Elles deviennent d'instant en instant plus brillantes, bientôt elles scintillent comme des tisons ardents dans une fournaise.

La lumière s'élargit encore ; enfin, avant de voir le soleil, il y a un spectacle merveilleux à contempler.

On voit tout d'un coup partir de l'horizon une longue traînée de lumière qui arrive jusqu'à nous et qui scintille sur la cime des flots ; ce moment est saisissant. Le ciel est toujours sombre, le foyer de l'horizon est toujours enflammé et le soleil, qui ne paraît pas encore, nous envoie, avec cet éclair de lumière, un avant-coureur de sa présence.

Maintenant le soleil ne peut tarder, il apparaît et bientôt il est si fort qu'on ne peut le regarder fixement et que l'on commence à sentir vivement l'ardeur de ses rayons.

Les jours suivants nous avons vu d'autres aspects, mais tout aussi merveilleux. Il n'y a pas deux jours qui se ressemblent absolument. Un matin nous avons vu le ciel comme un immense éventail où se reflétaient les couleurs de l'arc-en-ciel. Un autre jour le spectacle fut encore plus étonnant. Par la disposition des nuages la ligne de l'horizon était comme un mélange de feu et de sombres vapeurs, le soleil qu'on n'apercevait pas encore envoyait ses rayons à de grandes hauteurs dans le ciel. C'était un vrai combat de flammes et de ténèbres qui changeaient de dispositions de minute en minute. Enfin tout à coup la flamme envahit l'espace et s'étend comme une perspective de portiques à plusieurs étages s'enfonçant dans les profondeurs du firmament. Rien n'est comparable à l'éclat de ces nuances ; il y a des fonds où semblent ruisseler des torrents d'or et de pierreries, l'on voit des colonnes scintillantes de la base au sommet, avec des chapiteaux d'améthyste, de topaze et de rubis. C'est un palais tout illuminé, c'est un immense feu d'artifice changeant d'aspect à chaque instant, mais suivant les dispositions de l'architecture la plus régulière.

Ce spectacle paraît encore plus imposant quand on considère les rapports qu'il a avec les destinées du monde. Cette étoile marque le passage de la nuit au jour et Marie, véritable Etoile de la mer, marque aussi le passage des ténèbres de l'antiquité aux jours du salut et de la grâce. Les étoiles qui brillaient d'abord ont disparu, la nuit est profonde, épaisse, sombre, de même les astres de l'ancien peuple, les patriarches, les prophètes se sont tous retirés de la scène du monde. David ne chante plus ; Salomon n'écrit plus ; Isaïe et Jérémie ne menacent plus ; Daniel ne compte plus les années ; le paganisme règne partout,

il est comme un nuage immense qui cache aux hommes la vue du ciel, c'est-à-dire du vrai Dieu.

Cependant tout à coup le nuage s'entrouvre, un point du ciel paraît, et dans ce point scintille une étoile, c'est celle qui est prédite : *Oriens Stella e Jacob, Stella et Maria* sont synonymes dans l'orient. Marie paraît, c'est bien l'étoile qui annonce la venue du soleil de justice ; elle vient présager la beauté du jour qui va luire. Le voyageur qu'arrêtait l'obscurité, ranimé par son apparition reprend sa route ; le navigateur accablé par la tempête quand il voit cette étoile, sent ranimer son courage. *Cette petite Marie qui devait surgir en Jacob*, elle est la lumière qui conduit et console les enfants de Dieu au milieu des dangers du monde.

* *

Dans la journée nous avons quelquefois des conversations avec les passagers. Nous voyons un représentant d'un des états de l'Est, il est avec toute sa famille, la mère, des jeunes gens, des jeunes filles ; ils s'en vont visiter l'Europe tous ensemble, ils veulent voir l'Italie, Rome, le Pape et les saintes cérémonies ; ils sont protestants mais ils semblent respectueux pour les choses religieuses ; les demoiselles ont été élevées dans un couvent catholique, peut-être le Sacré-Cœur, à New-York.

Quelques catholiques sont à bord et se proposent de visiter Notre-Dame de Lourdes ; ils nous donnent des détails sur le progrès du catholicisme aux Etats-Unis, et sur l'attachement des émigrants pour leur foi.

Nous avons vu aussi quelquefois un artiste de Paris qui revient de la Nouvelle-Orléans : il nous dit qu'il est marié et qu'il a placé son fils au collège des RR. PP. Jésuites, à Vaugirard : il ajoute : “ J'ai fait l'expérience de ce que valent les collèges du gouvernement, j'ai vu tous les enfants de mes amis qui avaient été dans ces collèges, ils ne faisaient pas de religion, ils n'obéissaient à aucune autorité, et ils ne respectaient pas leurs parents, et ma résolution a été prise ; aussitôt je me suis dit : j'aime trop mon fils pour me faire à l'idée qu'un jour il ne voudrait pas m'obéir et qu'il ne saurait pas me respecter, je me suis donc imposé de grands sacrifices pour que mon enfant fut élevé dans un collège religieux ; si j'avais voulu le mettre dans les collèges de l'Université, sans doute que, avec quelque protection, j'aurais pu obtenir son entrée gratuite, mais avant tout j'ai voulu préserver l'âme de mon enfant. ”

Ces paroles dites simplement, mais avec une ferme conviction, nous ont fait une grande impression ; nous avons béni Dieu en pensant que dans toutes les conditions il y a des âmes qui savent le reconnaître et l'honorer.

Nous avons souvent occasion de nous entretenir avec un vénérable prêtre, vicaire-général dans un diocèse du Sud, nous lui disions que l'aspect de New-York nous avait étonné, et inquiété pour l'intérêt des âmes.

Peut-on y vivre sans lassitude, peut-on y avoir une pensée suivie, un sentiment élevé vers les intérêts supérieurs au milieu de ces emportements, de ces préoccupations, il semble que les pavés brûlent les pieds tant on veut se hâter pour ne pas être devancé, il faut que l'homme se donne tout entier, s'il ne veut pas tout perdre, et cependant il ne s'agit que d'intérêts matériels bornés et secondaires pour l'homme digne de ce nom.

C'est alors que ce bon prêtre me disait que Dieu a ses élus au milieu de ce grand peuple et il ajoutait : “ l'homme ne choisit pas sa destinée, il lui est seulement demandé d'y répondre suivant les intentions de la volonté suprême. Nulle part il ne peut se soustraire à l'influence divine, mais aussi nulle part il ne peut se croire déshérité du secours qui lui est nécessaire. D'ailleurs ces voies toutes commerciales de New-York ne laissent pas oublier le vrai but de la vie, elles sont bordées de distance en distance d'églises et des asiles de la prière, du zèle religieux et de la charité. ”

“ Aussi quelque soit le souci du plus grand nombre, l'amour du gain, la passion du luxe et des jouissances, quelque soit l'emportement des intérêts terrestres, toujours est-il que l'Eglise exerce son action en ce pays. Le souverain pontife a dit : “ Nulle part je ne me sens plus pape qu'en ces grands états américains. ” Et l'œuvre du prêtre marque son empreinte profonde et indélébile au milieu de ce monde qui paraît si dévoué aux intérêts présents ; et en effet, séjournez le dimanche et allez voir les églises catholiques remplies d'une foule recueillie, dévouée jusqu'à l'héroïsme. Et ne croyez pas que ce témoignage de la foi se borne au dimanche, ne le croyez pas, et sachez qu'au milieu de cette foule immense qui vous environne et qui passe à pas précipités près de vous, il y a, là, bien des ouvriers et bien des mères de famille qui, en allant aux devoirs de leur condition malgré toutes les préoccupations les plus pressantes, ne perdent jamais la pensée de leurs intérêts éternels. ”

UN PÈLERIN.

(A suivre.)

M. l'abbé Collet, ancien secrétaire de l'archevêché, se propose de quitter Rome dans le cours du mois de mai, pour revenir au Canada.